

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

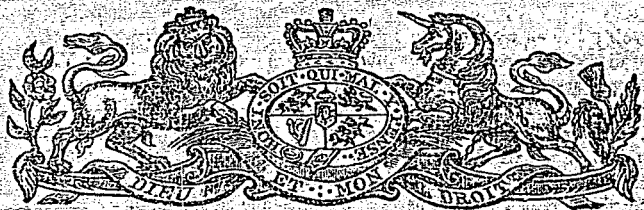
- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE.

Rédigé, imprimé et publié par N. AUBIN, à sa résidence, rue S. Valier, No. 50.



*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. II.)

QUEBEC, AOÛT 23 1839,

(N<sup>o</sup> 8.

## SOCIÉTÉ FRANÇAISE EN CANADA.

[Célébration de la St. Napoléon.]

Les membres de la société française se sont réunis, Jeudi dernier, 15 du courant, chez Mr Vanderheyden, pour célébrer leur fête patronale ou l'anniversaire de la naissance du grand homme. A sept heures ils s'assirent autour d'une table abondamment servie et convenablement décorée. M. Balzaretti comme président occupait le haut de la table, et les autres officiers les places de leurs grades respectifs.

Rien ne saurait égaler la joie, l'union, la jovialité et les sentiments mutuels de bienveillance qu'éprouvent tous les membres de cette association lorsque l'époque mémorable du 15 Août les réunit autour de cette table où les chants de la vieille France, les souvenirs de la jeunesse, le récit des actions valeureuses où bon nombre d'entr'eux ont assisté, leur font oublier un instant les privations inévitables que chacun éprouve sur la terre étrangère, et leur inculquent la nécessité de resserrer les liens d'une société dont le devoir le plus doux est de prêter une main secourable à ceux qui se trouvent loin de la terre natale, et surtout de continuer ces agréables réunions qui ont eu déjà de si agréables et de si utiles résultats.

Après le repas la nappe fut enlevée et tandis qu'un élégant dessert venait recréer la vue et donner un nouvel élan au plaisir des convives, M. le Président se leva et porta la parole à peu près en ces termes :

Messieurs et Compatriotes :—C'est toujours avec un nouveau plaisir et la reconnaissance la plus vive que je vois arriver le beau jour de notre fête patronale. Voici

notre quatrième réunion solennelle et pour la quatrième fois je me vois chargé de vous présider ; veuillez en accepter mes remerciements sincères tant pour l'honneur que vous me faites que pour la manière franche et zélée avec laquelle vous secondez mes efforts vers le bien être et la prospérité de notre petite association. Profitions de ce bel anniversaire pour resserrer de plus en plus s'il est possible les liens qui doivent nous unir sur la terre étrangère. Puisse l'étendard glorieux qui flotte ici, faire notre orgueil et nous rappeler notre patrie. Puisse les souvenirs qu'il doit faire naître dans tous les coeurs, adoucir un instant les peines de l'exil et dicter à chacun de nous le devoir d'être en tout et partout de dignes fils de la France.

Ce discours fut reçu par d'unanimes acclamations et des cris de : Vive notre président, puisse-t-il demeurer encore longtems au milieu de nous.

Après cela M. Balzaretti porta les santés d'ordre suivantes :

1o. *Au jour que nous célébrons.*—Puisse les membres de la *Société Française en Canada* ne jamais oublier que le but de leur association est la *bienfaisance* et leur devise : *union, fraternité*. Puisse le grand nom sous l'égide duquel ils se sont placés rendre leurs liens aussi durables que sa mémoire.

2o. *A la France.*—Grande nation qui profite de la paix pour se rendre redoutable durant la guerre, qui sait faire fleurir les arts, la civilisation au-dedans et faire respecter ses enfants au dehors.

3o. *A la mémoire de Napoléon.*—Silence.

4o. *Aux nations qui firent partie de l'empire français.*—Puisse les vieilles rivalités qui divisèrent autrefois les nations de l'Europe ne jamais reparaître. Puisse les gouvernements de tous les peuples se mettre désormais à la tête des progrès et rechercher une supériorité dans la gloire des arts, par le commerce, par l'industrie plutôt que par les conquêtes.

5o. *Aux braves qui marchèrent sous les aigles françaises.*—Au milieu des revers comme dans la victoire leur courage sut retrouver un feu nouveau au cri de : *Vive la patrie, vive l'empereur !*

6o. *A la Reine Victoria première.*—Jeune femme appelée à gouverner des hommes puisse-t-elle toujours comprendre que la douceur, la simplicité, la clémence et la justice sont les seuls talismans au moyen desquels elle gagnera le respect et l'amour de ses sujets.

7o. *Au gouvernement sous lequel nous vivons.*—Autant qu'il nous accordera sa protection nous lui devons fidélité et reconnaissance. Faisons nos efforts pour lui mériter toujours.

8o. *Aux Canadiens sans distinction d'origine.*—Nous avons adopté le Canada comme une seconde patrie, nous devons donc regarder tous ceux qui l'habitent et qui nous accueillent au milieu d'eux comme des frères et des concitoyens. Puisse les différends qui se sont élevés entre les membres de la grande famille canadienne faire place à des efforts sincères et unanimes pour la tranquillité, la prospérité et la bonté d'intelligence.

9o. *A la paix.*—La paix est le voeu le plus cher des philanthropes et fait le plus bel éloge des rois. La guerre n'est excusable que lorsqu'elle a pour but d'obtenir la paix.

10o. *Aux sociétés de bienfaisance.*—La bienfaisance est la belle chaîne qui doit unir toutes les conditions. On ne sait s'il est plus doux de recevoir que de donner quand l'amour du bien et non l'ostentation anime le bienfaiteur.

110. *A la Presse.*—La presse est la tribune des peuples le flambeau de la civilisation, la sentinelle de la liberté.

120. *Le beau sexe.*—Ce qu'il y a de meilleur au monde et ce qu'il y a de pire,

Après ces santés d'ordre qui furent accueillies avec enthousiasme et accompagnées de chansons analogues à la circonstance et d'airs choisis qu'exécuta la musique du bataillon d'artillerie de milice, les sociétaires portèrent chacun des santés volontaires dont suivent les principales :

A notre président et à sa famille.—C'est à ses soins et à son zèle que la société doit en partie sa prospérité. Puissent tous ceux qui lui sont chers jouir de tout le bonheur qu'ils méritent. Puissions-nous l'avoir encore long-tems parmi nous.

Mr. le Président remercia les sociétaires en peu de mots pour leur bon souvenir et proposa à son tour la santé de tous les convives.

A la mémoire du brave maréchal Lobau,

A la mémoire du vénérable Cardinal Foesch, oncle de Napoléon, et à celle de Caroline Murat sa sœur.—Les Français eussent désiré rendre à ces nobles défunts des hommages; religieux mais les mêmes raisons qui empêchèrent la cérémonie préparée en l'honneur de Madame Loetitia eussent sans doute entravé un semblable désir touchant ces autres membres de la famille de l'Empereur.

Aux membres survivants de la famille de Napoléon.—L'honneur d'appartenir à la famille du grand homme doit les consoler de ne point habiter leur patrie. Puisse le tems approcher où ils pourront rejoindre leurs concitoyens sans compromettre la bonne harmonie.

A la mémoire des braves compagnons d'armes de Napoléon morts au champ de bataille.—

L'ennemi l'oeil fixé sur leurs faces guerrières

Les regarda sans peur pour la première fois.

Aux compagnons d'exil de Napoléon.—Bertrand, Montholon, Las Cases, Anthonari pactagèrent la plus belle gloire de l'Empereur : sa grandeur d'âme dans l'adversité.

Aux armes françaises.—Chaque année le faisceau de leur gloire acquiert quelques nouveaux rayons. Alger, Constantine, Vera Cruz témoignent non seulement de la bravoure mais de la magnanimité françaises.

A tous ceux qui habitent une terre étrangère.—Puissent-ils mériter et recevoir partout un accueil favorable et honorer par leur conduite le pays qui les a vus naître.

A la mémoire du duc de Reichstadt.—Silence.

A Monsieur Leblanc de Marconnay l'auteur de nos statuts et l'un des fondateurs de la Société. Puisse ce petit souvenir lui montrer que nous n'oublions pas le service qu'il nous a rendu en posant la base de notre association.

Aux sociétaires absents.—Quoiqu'ils soient déjà bien assez punis en n'assistant point à ce charmant banquet, ils doivent l'être doublement puisque nous leurs ferons encore payer l'amende; car si quelquefois ceux qui ont des torts s'absentent, ceux qui s'absentent ont toujours tort.

Vers les trois heures du matin Mr. le Président invita les convives à se séparer vu l'heure avancée, suggestion à laquelle chacun obéit à regret car au milieu de l'ordre qui avait toujours régné et du plaisir qui allait croissant, chacun avait oublié le tems et sa course importune. Les convives se levèrent néanmoins et après s'être

donnés fraternellement la main ils se séparèrent, charmés d'avoir doué leur existence d'un beau jour de plus et se promettant bien de ne point laisser passer la même époque sans se réunir de nouveau.

N. AUBIN,  
Secrétaire.

Des arrangements ont été pris pour qu'à l'avenir le *Fantasque* sorte régulièrement une fois par semaine. Le présent numéro était prêt dès le commencement de la semaine dernière mais il n'a pas pu paraître avant aujourd'hui par suite d'accidents arrivés à l'imprimerie.

#### LE CERCLE DES BONS VIVANTS.

*Je m'ennuie, tu l'ennuies, il s'ennuie, nous nous ennuyons, vous vous ennuyez, ils s'ennuient.*—Voilà le verbe que conjuguent aujourd'hui en baillant, presque tous les jeunes gens; et l'hiver qui ne va pas tarder de nous tomber sur le dos et de nous surprendre sans qu'il ait été prise aucune précaution pour le passer plus gaiement que les autres, augmentera sans doute si fort la tristesse publique que deux tiers de la jeunesse vont se suicider pour cause de *SPLEEN* (\*) tandis que l'autre mourra misanthrope et hypocondriaque. Afin de remédier à ce mal qui croît d'une façon tout-à-fait alarmante, j'ai le plaisir d'annoncer que plusieurs personnes sont venues me prier de suggérer publiquement le moyen de former un club ou cercle qui, en procurant aux jeunes gens l'occasion de se rencontrer, de se mieux connaître, leur ferait passer des moments plus agréables et même beaucoup plus utiles que ceux qu'ils accordent à l'ennui et conséquemment à mille pensées qui ne sont pas toujours bonnes et sages.

L'idée d'un tel cercle ou association n'est nullement originale; il n'est pas de ville en Europe qui n'ait ses sociétés récréatives, où chacun des membres peut aller se mettre à l'abri de la longueur du temps. Je ne vois nullement pourquoi la jeunesse de Québec ne s'émanciperait pas jusqu'à chercher les moyens de se distraire à peu de frais et avec un agrément que la mutuelle fréquentation et la sociabilité peuvent seules procurer. Il s'agirait donc de former une espèce de réunion qui prendrait par exemple le nom de *CERCLE DE BONS VIVANTS* ou tout autre sur lequel on pourrait s'arrêter ultérieurement. Les membres seraient tenus de payer chaque mois une petite somme d'après une commune des frais tels que loyer d'un appartement, achat de jeux de cartes, d'échecs, de dames, de dominos etc. etc. On y lirait, on y jouerait, on y ferait de la musique, etc. etc. enfin il y aurait récréations de tous les goûts. Des règlements seraient passés pour maintenir l'ordre, et la régularité. Il n'est pas possible ni même nécessaire d'entrer dans de plus longs détails à ce sujet vu que tous les arrangements seraient arrêtés à la majorité des membres fondateurs.

Les jeunes messieurs qui seraient disposés à faire partie d'une semblable société sont priés d'envoyer leur noms à ce bureau, et aussitôt qu'il y en aura un nombre raisonnable il sera convoqué une assemblée où chacun pourra suggérer son idée et où les arrangements préliminaires pourront être pris.

(\*) Je crois qu'il n'est pas de mot français pour traduire avec fidélité cette triste expression. Cela vient sans doute de ce que le *SPLEEN* est une maladie exclusivement anglaise.

*Un sujet piquant.*

Ceux qui ont lu mon avant-dernier numéro ont vu que la police a déjà rendu un service des plus signalés en délivrant la terre d'un insolent rat. La police a bien mérité par cet acte de bravoure et d'agilité la reconnaissance du public ; elle a fait beaucoup, mais il lui reste beaucoup à faire encore, et il ne faut pas que la belle gloire dont elle s'est couverte lui fasse oublier que sa tâche est constante et que sa devise est *PRO BONO PUBLICO*, laquelle devise Monsieur Symes prétend pouvoir s'adapter merveilleusement à lui et à la police attendu que cette corporation veut absolument retrancher l'usage des boissons fermentées. Il faut qu'on sache que Mr. Symes traduit *PRO BONO PUBLICO*, par : LA BONNE EAU EST POUR LE PUBLIC, ce qui veut dire assez clairement que le vulgaire doit se contenter à l'avenir de ce breuvage et que les liqueurs plus précieuses seront désormais réservées aux gentilshommes tels que les agents de police et les chefs sauvages. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit maintenant puisque j'ai d'abord annoncé un sujet PIQUANT.

Je disais donc que la police n'a pas fait encore autant de bien qu'elle est susceptible d'en faire. Elle a massacré un rat ; mais il existe encore mille animaux malfaisans qui inquiètent la sûreté publique et qui contribuent hautement à rendre la vie amère. Je ne veux point les citer tous ni appeler sur eux l'animadversion de la police ; je me contenterai de mentionner ces malheureux maringouins, moustiques, brulots, cousins, etc-etc enfin cette maudite race de petits êtres PIQUANTS qui ne respectent rien en ce monde, qui lancent leur poison impunément et indistinctement, qui se posent avec autant d'audace sur le cou d'albâtre de la jeune mariée que sur le nez enluminé d'un vieux juge, qui affectionne aussi effrontément le visage cadavéreux d'un homme de police que la face bourgeonnée d'un colonel d'armée, qui ne respecte pas plus la blanche main potelée de l'aimable et oisive citadine que les pieds rougis et brulés de la pauvre mendiante. C'est un abus qui devient insupportable et qui nous a inquiétés tous tant que nous sommes sans qu'il ait encore été convoqué d'assemblée pour expédier à Son Excellence le Gouverneur une supplication afin d'obtenir quelque mesure décisive pour le supprimer et soulager la démangeaison publique. J'ai cependant le plaisir d'apprendre à mes lecteurs et surtout à mes piquantes et piquées lectrices que des précautions commencent à être prises pour faire disparaître de notre atmosphère tous ces insectes qui le parcourent sans égard pour la paix des autres êtres qui s'ingèrent d'oser le respirer.

Ces lignes de reproche étaient écrites lorsqu'on vint m'apprendre que notre gouvernement non content de nous accorder la liberté de jouir d'un ciel pur, d'un climat salubre et d'une chaleur de quatre-vingt-dix-neuf degrés à l'ombre, dans la ville, veut encore protéger notre peau lorsque nous nous hasardons au milieu des campagnes ou des bois. Le CANADIAN COLONIST nous apprend qu'un corps de police rurale vient d'être stationné à Lobinière ; ce journal, poussé par ce terrible esprit de rébellion qui fait censurer les actes les plus bonasses des autorités, ou peut-être encore, aveuglé par d'étroites vues, il prétend que cette mesure est inutile et il traite la police presque aussi mal que si c'était la reine d'Angleterre. Il appartenait au Fantasque, journal lumineux s'il en fut jamais, d'expliquer la tendre sollicitude d'un gouvernement paternel. Je lèverai donc le voile qui semble couvrir ce mystère et j'annoncerai avec plaisir à mes lecteurs que la police rurale que l'on commence à répandre autour des rilles est absolument destinée à l'arrestation de tous les maringouins qui sont

désormais déclarés traîtres et rebelles ; il est enjoint à tout homme de police de leur courir sus partout où ils les rencontreront, de les mettre aux fers et de les immoler après leur avoir fait un fantôme de procès dans lequel il sera défendu de ne point les trouver coupables. Il enjoint à tous magistrats stipendiaires de requérir la force armée des capitaines de milice en cas de besoin et de crucifier ceux-ci sur leurs mais, pour peu qu'ils s'avisassent de faire refus.

Il y a long-tems que je vous le dis, nous avons un gouvernement qui est fort mais qui n'est pas fort plaisant . . . surtout pour ces pauvres petits diables de maringouins.

UNE FLAGORNERIE,

ou

*Comme on connaît les mouches on les emmielle.*

Chacun sait qu'un incendie éclata, la semaine dernière, à St-Roch, consuma une maison ainsi que ses dépendances et ne fut arrêté que par les prompts secours des citoyens.

Pendant le *Mercury* (qui croirait démériter de ses maîtres s'il ne les beurrât journellement de ses assommantes flatteries à toutes sauces) ne mentionne dans son compte rendu de ce malheur, que Sir James Macdonell comme ayant puissamment aidé à arrêter les progrès du feu ; tandis que moi, qui en ai pour le moins autant fait que le général, puisque je me suis tenu à distance respectueuse du danger, les bras noblement croisés, regardant de tous mes yeux et admirant l'ardeur avec laquelle tout le monde travaillait, je ne suis pas plus cité par le *Mercury* que si j'étais resté bien tranquillement dans mon lit et comme si je n'étais pas venu honorer l'incendie de ma présence. Quant à moi qui ne suis ni égoïste ni flagorneur, je rendrai à chacun ce qui lui appartient et je dirai que si les pompiers ont sauvé bien des maisons par leurs efforts combinés, le major-général en a sauvé une à lui tout seul, et voici comment :—L'éditeur du *Mercury* s'était imprudemment appuyé contre un édifice et l'aurait fait inmanquablement écrouler si Sir James Macdonell n'avait pas eu la présence d'esprit d'aller s'appuyer au côté opposé.

A propos de deux gros hommes il ne faut pas que je passe sous silence un grand homme qui honora aussi le feu de sa présence et qui, s'il ne fit pas de mal, fit au moins beaucoup d'embarras. Il n'est pas besoin de le nommer ; toutes les fois qu'il s'agit d'embarras et d'un grand homme le public s'écrie immédiatement : Symes, Esquire ! Ceci est donc pour annoncer à l'univers que cet illustre personnage était au lieu du danger affrontant la chaleur du feu, la fumée et le serein du soir. Il parcourait avec son empressement accoutumé les rangs des spectateurs, bousculait les uns, écrasait les cors aux pieds des autres et menaçait d'arracher les yeux de tout le monde au moyen d'une mignonne petite hachette sauvage qu'il brandissait au dessus de sa tête d'une manière tout-à-fait intrépide. Comme chacun se demandait ce que cela voulait dire, je dois en donner l'explication. Dans toutes les grandes occasions les grands dignitaires ou chevaliers d'un ordre quelconque portent les décorations de leur grade : Monsieur Symes avait donc les insignes de sa dignité de chef huron. Je lui conseillerai pourtant de porter à l'avenir sa hache sur son coeur et non point à la main, attendu qu'un coup maladroit pourrait facilement lui échapper, pour peu surtout que le sang sauvage qui bouillonne dans ses veines vienne à lui inspirer quelque petite velléité contre les hommes de la civilisation.

Puisque je suis sur le chapitre du feu, il ne faut pas que je néglige d'informer les bons citoyens qu'il éclata, Dimanche, un incendie dans une des maisons de Mr. Gogy, rue Haldimand ; cela pendant le service religieux ; que le prédicateur qui se trouvait en ce moment en chaire conseilla à ses ouailles d'aller, en bons chrétiens porter secours à leurs frères. Recommandation à laquelle chacun s'empressa d'obéir. Arrivés à la maison où le feu venoit de se déclarer, et avant qu'aucune pompe ait fait son apparition, les citoyens commencèrent à déménager tous les objets qui s'y trouvaient. Ils étaient déjà activement occupés, les uns à chercher de l'eau, les autres à arrêter les progrès du feu qui n'était pas encore violent et qui, dit-on aurait pu facilement être abattu à l'arrivée des pompes lorsqu'un troupeau de soldats vint fondre sur eux faisant une espèce de charge à la baïonnette ; une rixe eut lieu dans laquelle un jeune homme reçut, dit-on, un coup de baïonnette à la main et à la suite de laquelle les citoyens furent obligés de céder le pas jurant tout haut que la ville pourrait bien flamber sans qu'on les voie prêter leur aide que l'on récompense à grands coups de crosses de fusil. Le feu qui n'attend personne profita de ce moment de répit pour se répandre dans tout l'édifice qu'il consuma tout à son aise.

Quant aux soldats et surtout messieurs les officiers, ils purent jouir à leur aise du spectacle de l'incendie ; car ils firent déguerpir tout le monde de cette rue et en firent garder toutes les issues ; ils occupaient les premières places. Quelques uns des charpentiers de St. Roch, bien connus par leur vigueur et leur agilité, que l'on a toujours vus porter d'actifs secours, surtout aux endroits les plus dangereux, furent fort mal menés et s'en retournèrent en faisant les mêmes vœux que les citoyens qui s'étaient présentés les premiers.

Ce n'est pas seulement sur le lieu de l'incendie que la troupe fit des prodiges de bravoure. Elle vint aussi dans St Roch où elle fit main basse sur la petite pompe de Mr. Munn, malgré les protestations des personnes qui en ont la garde et qui ne pouvaient la remettre sans la permission du propriétaire ; refus qui n'était que juste quand on saura qu'il faut une connaissance particulière de cette pompe pour la manoeuvrer, et que Mr. Guérard, contre-maitre du chantier de Mr. Munn, a choisi parmi ses hommes une petite compagnie dressée expressément au maniement de cette machine, compagnie qui avait rendu d'assez grands services à l'incendie de St. Roch pour qu'on s'en rapportât encore à son savoir faire. Sur la quantité de pompes qui se trouvaient à l'incendie les meilleures et les plus fortes de toutes celles qui appartiennent à la ville, celles Nos. 8 et 9 furent jugées mauvaises et mises de côté par Messieurs les officiers ; et cela par une simple ignorance de leur construction et de leur mode de travail.

Chaque incendie démontre la nécessité d'organiser promptement des compagnies que l'on exercerait d'avance et qui, connaissant bien ce qu'elles auraient à faire, commandées par des hommes qui possèdent quelques connaissances mécaniques rendraient de grands services en empêchant l'éternelle confusion que l'on voit régner toutes les fois que sonne le tocsin d'alarme. Qu'on emploie la troupe à faire former des chaînes de secours ou pour faire respecter la propriété cela serait fort bien ; mais du moins que l'on ne traite pas des citoyens zélés comme des rebelles et des émeutiers.

Il me semble que si l'on donnait par exemple une pompe à la police qui aurait le tems de s'exercer à la manoeuvre et qui est habituée à obéir on pourrait rendre cette institution fort utile au moins en ce cas. — Ce corps est composé d'hommes généra-



lement vifs et bien disciplinés ; il y aurait moyen d'en faire quelque chose. Une bonne pompe et un grand nombre de seaux à incendie, quelques échelles, etc. coûteraient moins cher et rendraient beaucoup plus de services que tous les sabres, les pistolets, et les bâtons de la police.

Il va sans dire que l'incendie de Dimanche fut honoré aussi de la présence de Sir James Macdonnell et de celle de Monsieur Symes, ce dernier faisant, comme de coutume, feu et flammes presque autant que la maison qui se réduisait en cendres.

Monsieur 54 est venu faire des réclamations touchant l'article contenu dans le précédent numéro du journal, article que tout le monde a pu lire, excepté les aveugles. Il me prit de contredire l'assertion y contenue me disant que la petite fille dont il était question n'était pas tombée tout-à-fait par terre, qu'il n'avait bu qu'un verre de rhum ce matin-là, que depuis la publication de ce petit fait il était le plus malheureux des hommes, vu que tout le monde examinait son numéro, etc. etc. Je ne puis contredire le premier avancé parcequ'ayant vu là-dessus les personnes qui m'en ont donné l'information, elles persistent dans leur premier rapport et ajoutent de plus qu'une voiture qui passait rapidement faillit passer sur l'enfant qu'avait renversé l'homme de police.

Je dois ajouter à ce que je viens de dire à ce sujet que je regrette que le sort ait voulu que l'employé No 54 soit le premier accusé et désigné ainsi publiquement ; car il m'a paru porter la physionomie la plus respectable de toute la bande ; mais les numéros que portent ces agents sont faits, je crois, pour qu'on les puisse reconnaître en cas de faute ; je m'en suis servi. Du reste je conseille à cet employé, s'il est vraiment aussi innocent qu'il le dit de changer son numéro, ou, ce qui serait mieux encore, de changer de métier.

## MON VOYAGE A LA LUNE.

A CONTINUER.

Il est deux importantes époques dans la vie des femmes. La première est le tems où elles se demandent qui elles choisiront ; la seconde celui où elles se demandent qui les choisira. Beaucoup d'entr'elles ne se décident pour la première, que lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elles sont dès long-tems dans la seconde.

UN JOUEUR. — Un amateur de jeu et de paris se trouvait au lit de la mort. Le docteur qui le soignait partit en lui disant qu'il serait bien de se livrer à ses derniers devoirs vu qu'il ne passerait pas les huit heures du matin. Le moribond fit rappeler le docteur et sitôt qu'il le vit lui dit d'une voix éteinte : — Docteur, je gage cinq louis avec vous que je ne mourrai pas avant neuf heures.

\* \* J'ai déjà averti et je le répète pour la dernière fois qu'il est inutile de m'envoyer des lettres sans nom d'auteur. Je n'accuserai pas même réception de celles que je pourrai recevoir à l'avenir. Je prendrai cette occasion de dire que les lettres anonymes ne sont point faites pour m'émouvoir ou m'intimider ; j'en méprise souverainement les auteurs. Que ceux à qui ce bonnet fera se coiffent à leur aise.